

FOFO

magazine

LE MAGAZINE DE LA CULTURE NIGERIEENNE

4. L'entretien

Monique Clesca

6. Théâtre

Festival Emergences

Festival Festilyth

10. Patrimoine

FICNI

Djéliba Badjé

Harrakoye, la déesse du fleuve

16. Cinéma

Sidibé Ibrahim

17. Musique

Prix Dangourmou

Mao

18. Mode

Fali Maiga



Premier progrès : la mortalité maternelle commence à reculer grâce au programme de l'UNFPA



FOFO MAGAZINE N°28 - Mai 2014 - 2000 exemplaires - GRATUIT

bon anniversaire change avec Orange

c'est vous qui cumulez des points
en souscrivant à des forfaits



Souscrivez au forfait de votre choix au **# 2 2 5 #**
cumulez des points et gagnez de nombreux lots.

la vie change avec orange™



La photo du mois

Toute l'équipe de FOFO compatit à la douleur des familles des jeunes filles enlevées au Nigéria.

Nous espérons leur retour rapide dans leurs foyers.

Walter Issaka

FOFO MAGAZINE

est une publication de l'Association FOFO

Arrêté n° 0330/MI/SP/D/DGA

BP 10120 Niamey - Niger

E-mail: fofo_mag@yahoo.fr

Tél: +227 94 25 79 16 / 91 03 99 06

www.fofomag.com

Directrice de publication:

Marie Adji

Rédacteur en chef:

Alzouma Issaka Walter

Rédacteurs:

Bello Marka

Aminatou Sidibé

Aboubacar Sidik Ali

Adamou Kissira



**Vous souhaitez faire connaître
vos activités culturelles
envoyez vos articles à:**

fofo.magazine@gmail.com



Services mobiles

by **AIRFRANCE** 

Achetez ou modifiez* votre billet,
choisissez votre siège, informez-vous en temps réel
et retrouvez tous nos services où que vous soyez
sur **mobile.airfrance.com**

AIRFRANCE KLM

* Pour tout billet modifiable sans frais.

Femmes et filles du Niger : une révolution en marche



Madame Clesca entourée de jeunes filles

Entretien avec Monique Clesca, représentante au Niger du Fonds des Nations unies pour la population (UNFPA), depuis deux ans.

Vous allez souvent à la rencontre des jeunes filles et des femmes. Pourquoi un tel intérêt à leur égard ?

Je suis persuadée que sans l'investissement dans cette partie de la population, souvent délaissée et dont les droits ne sont pas respectés, le développement du pays resterait handicapé. Les études révèlent que les adolescentes contribuent considérablement à la hausse du taux de fécondité et à celle de la mortalité maternelle. Il faut se soucier de ces jeunes si l'on veut sortir le pays des difficultés dans lesquelles il s'enlise. La majorité des adolescentes ne fréquente pas l'école, se marie très tôt (36,15% avant l'âge de 15 ans ; 75% à 18 ans) et commence à avoir des enfants. Comment, dans ce cas, le Niger peut-il devenir un pays à moyens revenus ?

La présence sur le terrain est primordiale pour réellement prendre conscience de la situation dans laquelle vivent les femmes et les filles. La réflexion théorique et les données chiffrées sont importantes mais elles ne remplacent pas la parole directe. En allant à la rencontre des femmes atteintes de fistules, hébergées dans un centre avant d'être opérées, dans la région de Zinder, elles m'ont informée qu'elles pouvaient être en attente d'un médecin plusieurs mois car le chirurgien avait de transféré ailleurs. C'est inadmissible. D'autant que l'UNFPA appuie le gouvernement nigérien dans la

lutte contre les fistules obstétricales en fournissant des équipements et en assurant la formation.

C'est en étant sur le terrain que l'on découvre la réalité des choses. C'est aussi ainsi que je me suis rendu compte qu'au sein même du groupe d'adolescentes que nous aidons dans le cadre de notre programme tendant à éliminer les mariages précoces et à retarder les grossesses, deux problèmes intimement liés, deux fillettes étaient sur le point d'être mariées et que deux autres l'étaient déjà. J'ai mobilisé sur place l'équipe pour lui expliquer la gravité du problème. Il fallait sonner l'alarme, rencontrer les filles, les familles et au-delà.

N'est-ce pas une mission impossible pour l'UNFPA, de travailler dans un pays confronté à une immense misère de sa population, à l'analphabétisme et à une croissance démographique galopante ?

la tâche est certes difficile, mais ce n'est pas une mission impossible. Nous avons déjà réussi à mettre tout le monde sur la même page concernant l'urgence d'agir, compte tenu de la croissance économique qui est en inadéquation avec la croissance démographique, laquelle galope.

Il a fallu convaincre pour que bailleurs, partenaires techniques et financiers, ONG ou gouvernement parlent de la même voix, aient le même refrain : si l'on ne fait rien contre cette inadéquation, l'argent investi peut tomber dans un trou sans fond. le recensement de 2012 a agi comme une douche froide. Cela a été un

veille, un moment traumatique car on s'attendait à de bonnes nouvelles. Or la population a continué de grimper pour atteindre 17 millions. En 2012, la Nigérienne a en moyenne 7,6 enfants, contre 7,1 en 2001. Notre rôle a été de faire prendre conscience que le problème réside dans la situation faite aux jeunes filles et aux femmes. Qu'il fallait prendre à bras le corps ce problème pour accéder à un certain développement. On peut avoir tout l'uranium du monde mais le développement restera défaillant si le capital humain n'est pas à niveau. Pour l'UNFPA, il est évident qu'il faut investir dans l'éducation, la formation et la santé des adolescentes. Le Niger ne peut se développer sans son peuple, sans ses jeunes.

Concrètement, comment l'UNFPA aide-t-il le Niger ?

Notre aide est d'ordre technique et financier. Nous avons pour objectif d'investir de manière massive en faveur des adolescentes. En éduquant, en s'assurant de l'exercice de leur droit à la santé, en retardant le mariage et les grossesses précoces, on peut faire un bond en avant. Maintenant, il faut accélérer la cadence avec le plan de planification familiale pour réduire la croissance démographique et que les femmes puissent s'adonner à autre chose : je les entends me parler de leur fatigue. Avoir dix enfants à trente ans, je ne peux que les comprendre. L'UNFPA doit démontrer, chiffres à l'appui, qu'il est possible de faire autrement. Notre aide technique consiste à faire parler les chiffres, à leur donner un visage.

Notre collaboration avec les chefs traditionnels est primordiale. Ce sont eux qui sont écoutés par les communautés. Ils sont, pour nous, incontournables. La chefferie traditionnelle au Niger est très éclairée, elle n'est pas conservatrice. Je ne vois pas comment on peut travailler au Niger sans une étroite collaboration avec elle. On ne peut pas venir avec une boîte à outils et dire je vais travailler ici. Il faut le faire avec le consentement de la communauté. C'est elle qui vous invite.

Est-ce cette interaction qui permet à la population de ne pas s'offusquer que l'UNFPA intervienne sur des questions sensibles, comme le mariage précoce ou la croissance démographique ?

Nous sommes ici suite à des accords de collaboration et de partenariat avec le gouvernement du Niger, lequel est membre des Nations unies. Nous sommes donc là en famille, si je puis dire. Il n'empêche que le mandat de l'UNFPA touche à l'intime. On soulève des questions restées taboues, que l'on n'aborde pas autour de la table d'une salle à manger. Travailler avec les chefs coutumiers permet d'être, en effet, plus à l'aise. D'autant

que nous sommes en pleine évolution sociétale. Il faut créer un environnement favorable au changement de comportement. Une dynamique existe, je suis très confiante. Cela prendra du temps, mais on y arrivera. Parceque, d'une part, il n'y a pas d'autre choix et, d'autre part, la dynamique enclenchée est irréversible. Oui, cela facilite la tâche que ce soit les chefs traditionnels qui questionnent la population, qui lui disent d'aller aux centres de santé pour suivre la planification familiale, d'envoyer les filles à l'école et d'arrêter de les marier précocement.

Lors du forum que nous avons organisé dans la région de Zinder en décembre 2013 avec les chefs traditionnels du pays, 130 chefs traditionnels ont lancé un appel aux pouvoirs publics pour qu'ils investissent davantage dans l'éducation et dans la santé des jeunes filles. En les appelant à assumer leurs obligations, notamment en mettant davantage de ressources dans les services sociaux au profit des populations, ils remplissent véritablement leur rôle de chefs traditionnels dans la consolidation de l'Etat de droit. De son côté, le président de la République a déclaré que le pays ne peut tenir avec la croissance démographique galopante. Le premier ministre a, lui-même, lancé la campagne sur la planification familiale. Le président de l'Assemblée nationale a exprimé son accord pour ne pas marier les filles scolarisées avant 18 ans. Le Niger est en train de bouger puisque les différents pouvoirs - celui des urnes et celui par l'héritage - parlent d'une même voix.

Il reste maintenant à fournir le service à la population, lui faciliter la tâche pour qu'elle puisse accéder aux soins et à l'éducation. Nous sommes, nous, dans la ligne très claire des droits humains. la population a droit à ces services. L'Etat a l'obligation de les lui fournir.

L'Etat nigérien a-t-il les moyens d'assurer ces services ?

La volonté politique existe pour nourrir, vêtir, soigner et éduquer la population.

Tous les discours politiques l'affirment. Il reste maintenant à transformer cette volonté politique en actes. Le Sénégal investit près de 40% du budget national dans l'éducation. Ici, le pourcentage est très faible. On comprend les problèmes auxquels est confronté le gouvernement car il y a tellement de priorités. Mais, pour nous, l'investissement dans la population, dans le capital humain est un gage pour développer le pays. Nous avons, nous, comme mission de rappeler aux pouvoirs publics leurs obligations par rapport aux engagements pris sur le plan national et international.

Mina Kaci



La huitième édition du festival de théâtre Emergences s'est tenu du 24 au 27 avril 2014 à Niamey.

Le festival Emergences est né en avril 2007 avec pour ambition de contribuer à la promotion de la création théâtrale africaine, à l'émergence d'un environnement professionnel de production théâtrale au Niger et au développement social et culturel des communes de Niamey.

Au programme de cette huitième édition :

- Atelier de formation à l'intention des directeurs d'événements artistiques et culturels du 22 au 27 avril 2014. Cette formation en direction artistique et organisation d'événements culturels a été animée par Boniface Kakanbéga et Moustapha Sawadogo avec pour objectif de doter les directeurs d'événements nigériens d'outils pour renforcer leurs capacités en matière d'organisation d'événements culturels.

- Un chantier de scénographie, du 17 au 27 avril 2014 au village du festival et dans les rues de Karadjé. Ce stage animé par Alioum Moussa, scénographe et peintre camerounais et Boubacar Seyni, scénographe nigérien a doté les compagnies de théâtre de scénographes capables de concevoir et de réaliser une scénographie urbaines et une scénographie de spectacle.

- Un concours de lectures à haute voix et de poésie ouverts aux collégiés du 5^{ème} arrondissement de Niamey, du 26 au 27 avril 2014 au Centre des Jeunes de Karadjé.

- Représentations théâtrales du 24 au 27 avril 2014 avec des spectacles des 8 régions du Niger et d'autres horizons. A cette 8^{ème} édition, les publics de Niamey ont découvert des compagnies venues du Bénin, du Burkina Faso, de la Belgique, de la Côte d'Ivoire, du Mali, du Tchad et du Niger. Les spectacles ont eu lieu au Centre des Jeunes de Karadjé, au Centre des jeunes de Talladjé, au Centre Culturel Franco-nigérien Jean Rouch, à la place AB de l'université Abdou Moumouni de Niamey, à l'Espace Frantz Fanon et à la maison d'arrêt de Niamey.

Zambo de la compagnie théâtrale Zindirma de Zinder.

Texte et mise en scène : Moustapha Bello Marka

Tambour : Gambo Hayyo

Distribution : Sakina Maman, Gambo Hayyo, Fassouma Mani, Hamissou Abdoulkader, Mohamed Atifa

Après l'ouverture officielle d'Emergences, le jeudi 24 avril 2014, la Compagnie théâtrale Zindirma de Zinder s'est produite à 20 heures au Centre des jeunes de Karadjé dans une comédie musicale : Zambo. Chronique d'une histoire à canard...

Un conteur. Et quatre personnages. Cela a suffi pour construire une histoire tirée directement du vécu quotidien de nos populations rurales.

En effet, quelque part encore, malgré que le monde ait évolué, on rencontre des filles mariées à juste onze ou douze ans, contre leur gré. Toujours, loin des bruits des villes, il se trouve une innocente, une Fatma, une Nana, comme la Kandé de l'histoire, jetée sur l'autel des coutumes d'un autre âge. Quelque part, toujours, dans l'anonymat, l'indifférence, le silence souvent complice et souvent obligé, il y a une fille à qui on brise la vie alors que cette vie est encore à son petit matin.

Voilà l'histoire. Et cette histoire, ce drame, Zambo, par la voix des yan gambara, les bouffons, qui passent de marché en marché, de porte en porte avec leur petit tambour et leur air taquin, le dénoncent dans un style à faire rire sans pour autant verser dans la légèreté.

Zambo, en effet, est une comédie musicale. En puisant dans les choses d'ici, qu'elle porte sur la scène à la façon de l'ailleurs, cette pièce de théâtre utilise ces techniques qui puisent leur source dans des manières propres à nos terroirs. Celles qui posent le problème sur la place publique. Celles-là même qui dénoncent, fustigent, blâment dans le tas, en ne s'adressant à personne, en usant de paraboles. Celles enfin qui savent régler les différends et faire revenir les personnes têtues sur leurs décisions, même les plus fermes.

Avec le souci de donner une réponse à la question du : quel public pour quel théâtre, Zindirma a tenu à contenter son public, dont la majorité est analphabète et illettrée, en présentant sa pièce écrite intégralement en français par Bello Marka, son directeur, dans une langue qui combine à la fois le français et le haoussa.

Et de l'histoire de Hadj Galma, le canard qui a voulu épouser mademoiselle libellule, le public est reparti avec le refrain sur les lèvres: Ga shi nan! Al hadji agwagwa! (Le voilà! El Hadj le Canard !). Bel exemple de communion entre un public et des artistes venus de divers horizons qui, durant ce temps de festival, mettent la culture au service de son bien être.

Bello Marka



Beto, le directeur du festival devant le portrait du créateur du festival : Alfred Dogbé

Les châteaux d'Espagne de la Compagnie Saguera de Niamey

Texte : Bizo Aboubacar.

Mise en scène : Ali Keita

Distribution : Boubacar Seyni, Ibro Abdoul Aziz, Rahila Omar

Le vendredi 25 avril 2014, à 20 heures, au Centre des jeunes de Karadjé de Niamey, la Compagnie Saguera de Niamey a présenté un spectacle intitulé Les châteaux d'Espagne. Une pièce qui parle de ce problème d'actualité qui aujourd'hui occupe éminemment autant responsables que citoyens, dans nos pays. Problème d'immigration clandestine, la même qui il y a quelques mois de cela, a fait porter le deuil à notre pays.

Deux clandestins Salif et Karim dont l'un est illettré et l'autre ingénieur des sciences en chômage, partis à la recherche de l'Eldorado en Espagne se trouvent coincés au grillage. Rien à faire, la sirène que représente l'Europe joue sur eux et les fait délirer. Quand ils retrouvent le discernement, les deux compagnons se reconnaissent... Ils sont du même village mais chacun poursuit son objectif.

Tout se passe entre la mer et le grillage, sur la plage, à un moment où les hommes se font rares, une heure où les esprits foisonnent.

Dans cette pièce qui mêle rêves et réalité, qui joue sur le clair et l'obscur et même l'illusion optique pour peindre des situations, le public a eu droit à des moments poignants et d'émerveillement. La sirène, la Mami Wata, comme on l'appelle, cette Voix venue de loin, qui est ici l'Europe, qui appelle les hommes, les envoûte, les habite et les obsède et les pousse au départ, a su conduire les deux hommes du délire jusqu'à l'univers de la démente.

La pièce soulève beaucoup de questionnements. Sur les origines de l'immigration clandestine. Sur les façons de la faire. Sur ses conséquences. Elle touche du doigt certains aspects sociaux, qui vont de pair avec cette immigration et qui ont pour nom cupidité, ignorance, pauvreté, et avec cette dernière, espoir d'un lendemain meilleur obtenu d'un seul tour de bras.

Le surnaturel, utilisé comme un pont qui relie le monde de rêves et celui de la réalité, rend plus poignante encore la situation de ces jeunes gens, à l'instar de bien d'autres, comme eux, qui prennent le risque de se jeter à l'eau sans pourtant savoir nager.

Pièce qui parle à nos cœurs et interpelle nos consciences, Les châteaux d'Espagne est une pièce à voir pour qui veut comprendre l'immigration clandestine, ou qui cherche des armes pour la combattre. C'est aussi une pièce à faire voir et qui mérite, avec une adaptation en langues nationales, à voyager dans nos régions pour donner de quoi réfléchir à nos jeunes que tentent l'exode et l'émigration.

Bello Marka



Le bon fruit de la compagnie théâtrale Sonantcha de Tillabéri.

Texte et mise en scène : Madame Adama Laki

Distribution : Seyni Djibo, El hadj Samna Hannatou, Issoufou Biga, Abdoul karim Ousseini, Mahamadou Seybou

Dans l'après midi du vendredi 25 avril 2014, au CNASEC de Talladjé, la compagnie théâtrale Sonantché venue de Tillabéri a présenté son spectacle *Le bon fruit*.

Halido, prince d'un pays de Sorkos, les maîtres de l'eau, est anxieux. Sa femme est en travail avec l'aide de la matrone, pour faire sortir cet enfant qui est le fruit de leur amour passionné. Quand, enfin, montent les vagissements d'un nouveau né, Halido ne peut s'empêcher de laisser éclater sa joie. Sa femme vient d'accoucher d'un beau bébé, un garçon qui sera un jour l'héritier du trône de son père.

Mais, cette vive joie est vite éclipsée par un terrible souvenir, selon les coutumes des Sorkos, cet enfant devra au préalable subir le test incontournable de légitimité, qui consiste à le mettre dans le fleuve, pour attester qu'il est bien son fils. Et Halido, que le doute soudain habite, ne peut s'empêcher de se poser la grave question : « est-ce bien de moi que vient cet enfant ? »

Malgré toutes les protestations de sa femme Sibti, dont les pleurs égalent la rage, Halido s'entête à faire subir le test de légitimité au nouveau né, sous les soins de Hamado, le guérisseur du village.

Sable. Calebasse. Lait. Pagne noir. Parfum. Air poignant du bori. Danse de possession. Hamado, le guérisseur, appelle Harakoi, les génies de l'eau, les maîtres du

fleuve. Qu'on m'amène l'enfant hurle Hamado dont les paroles sont couvertes par le cri de désespoir de Sibti, qui a peur pour son enfant.

Le lendemain, de bonne heure, le guérisseur qui part au fleuve, en revient avec une terrible nouvelle : le nouveau né s'est noyé. La signification de cette noyade, aux yeux de tous, est claire.

C'est la consternation pour les villageois. Là, les responsables doivent trancher, prendre une décision pour punir la femme adultère. La sentence qui vient de la bouche du roi, est claire. Sibti, selon les coutumes, doit être conduite hors du village pour être dilapidée par les enfants. Pour Sibti, c'est l'amertume. Pourquoi une telle sentence viendrait de la bouche du roi, son beau père, qui n'est pas si étranger à sa grossesse ?

Mais le remords, pour une fois, ronge les uns et les autres. Le regret aussi. Et Halido, touché par l'état de sa femme, décide de lui pardonner. Le chef de village, ainsi que le guérisseur Hamado, le gardien des coutumes, décident de ne plus mettre en pratique de telles coutumes qui portent atteinte à l'intégrité humaine.

Théâtre de rite, de possession, chez les Sonantché, les descendants de Soni Ali Ber, le fondateur, *Le bon fruit* tout en présentant des aspects spécifiques des coutumes locales, ne manque pas de dénoncer certaines pratiques qui portent atteinte aux droits humains. Et *Le bon fruit* qui admet qu'il faut effectivement séparer le bon grain de l'ivraie, s'achève sur la si belle note que le pouvoir de l'amour peut conduire au pardon et à la repentance.

Bello Marka



Festival de théâtre inter-lycées (FESTILYTH) de Zinder : 2^{ème} édition

Du 11 au 13 avril 2014 a eu lieu la seconde édition du festival de théâtre inter-lycées de Zinder. Organisée par le CCFN (Centre Culturel Franco-Nigérien) de Zinder en partenariat avec la DREMS (Direction Régionale des Enseignements Moyens et Supérieurs), avec l'appui financier de Orange Niger et de la coopération Française, cette seconde édition a vu la participation de douze lycées de Zinder, ainsi que celle de l'internat Matassa de Zinder et du lycée de Mainé Soroa, invité.

Le festival a annoncé les couleurs très tôt avec la conférence de presse qui s'est tenue le 11 avril 2014 à 10 heures dans les jardins du CCFN. Autour de monsieur Souley Bawa Kaoumi, directeur du CCFN, étaient présents messieurs Ali Adamou, responsable de Orange Niger, représentation de Zinder, El Hadj Sanoussi Nakandari, chargé des affaires culturelles au sultanat de Zinder, Yaou Alzouma, représentant de l'inspecteur de la DREMS, de Mahamadou Souley, technicien du festival, des représentants de la presse privée et de nombreux invités.

Dans l'allocation qu'il a prononcée, le directeur du CCFN de Zinder a tout d'abord tenu à rappeler l'esprit du FESTILYTH : « Cette manifestation est un festival, pas une compétition. Les enfants apprennent. Cela fait partie de leur formation. » Monsieur Yaou Alzouma, le représentant du DREMS, a tenu à expliquer les motifs de la pleine implication de leur direction à cet événement : « Dès que l'on parle de culture, on voit éducation », dira-t-il, avant de poursuivre : « Après un semestre de travail, le

besoin de détente est naturel. » Et un autre argument qu'il a tenu à ajouter est que : « Les échanges entre scolaires sont excellents. Ils vont permettre de détecter de jeunes talents qui peuvent embrasser les carrières de la culture ». Quant à monsieur Ali Adamou, le représentant de Orange, il a tenu à dire que « Orange a toujours soutenu les activités scolaires tout comme la culture. »

12 lycées de Zinder, dont le lycée de Mainé Soroa invité pour cette circonstance, ont participé à ce festival dans des disciplines culturelles comme le théâtre, le conte, la poésie, la danse chorégraphique, etc.

Et c'est dans une salle de spectacle du CCFN archicomble que la soirée culturelle a commencé. Les scolaires accompagnés par leurs encadreurs, supportés par leurs camarades d'établissements, ont tenu à souligner leur présence à ce grand rendez-vous de la culture.

Que ce soit en théâtre, en sketch, en danse chorégraphique, en karaoké, en poésie, ces scolaires qui n'en demandaient que l'occasion, se sont fait distinguer par leur engagement et leur enthousiasme.

En théâtre, plusieurs pièces ont retenu l'attention, notamment celle présentée par le LAKD (lycée Amadou Kouran Daga) qui a le mérite de sortir des sentiers battus de la création théâtrale scolaire. La pertinence du thème d'actualité centré sur la pénurie d'eau à Zinder, la mise en scène aérée, la scénographie qui a fait admirer un jeu d'acteur au naturel, la tension dramatique, le tout soutenu par une écriture alerte, permettent d'espérer un bon lendemain pour le théâtre dont Zinder constitue la région phare au Niger, pour peu qu'il continue à être soutenu.

Une nouveauté par rapport à la première édition, a d'ailleurs marqué cet événement : les meilleurs talents masculin et féminin, dont le premier est revenu au LAKD et le second au CES Barma Moustapha ont été récompensés. Tout comme le prix de la meilleure mise en scène, revenu au LAKD. Ceci pour stimuler la volonté des uns et des autres, élèves comme encadreurs, à mieux faire, à se dépasser, à créer d'avantage.

Et chaque établissement, lors de la soirée de clôture, a bénéficié d'un prix de participation constitué d'un lot de livres et de manuels scolaires.

L'espoir des uns et des autres, quand les projecteurs de ce festival se sont éteints le dimanche, c'est de voir de prochaines éditions suivre. C'est également d'élargir le champ de cet événement fédérateur aux autres établissements de la région, mais aussi, et pourquoi pas, à ceux du Niger tout court. En souhaitant bon vent au FESTILYTH, on ne peut que se réjouir de la tenue de cet événement qui offre un temps de détente et de rêve à notre jeunesse, et élargit son champ de culture.

Bello Marka



1^{ère} édition de la Foire des Entreprises et Industries Culturelles du Niger (FICNI) à Niamey: une foire pour les entrepreneurs culturels ou pour les institutions de l'État?

Les derniers stands qui ont abrité les participants à la 1^{ère} édition de la Foire des Entreprises et Industries Culturelles du Niger (FICNI) organisée par l'APEIC (Agence de Promotion des Entreprises et Industries Culturelles) du Niger) et tenue du vendredi 28 février au mercredi 05 mars au CCOG (Centre Culturel Oumarou Ganda) de Niamey, viennent de se vider. Une soirée culturelle durant laquelle des attestations de participation ont été remises aux différents exposants, a marqué la fin de la manifestation dont la prochaine édition est prévue pour 2015. Belle fête clament les uns. La fête aurait été plus belle si..., soutiennent les autres. Visite sur les lieux.

Le vendredi 01 mars, après 9 heures, la foire a commencé avec la Fatiha. Puis les traditionnels discours. D'abord, celui du gouverneur de la région de Niamey qui s'est félicité de la tenue de cette importante manifestation dans sa région. Après, c'est au tour du ministre de la Culture, des Arts et des Loisirs, monsieur Ousmane Abdou, d'annoncer son allocution. À la fin, officiels comme public se sont transportés sur les lieux de la foire.

Le ruban une fois coupé, on découvre le décors. Le site abritant la foire est, selon une scénographie classique, divisé en 2 parties. Une partie nord, occupée par les opérateurs et entrepreneurs culturels privés. Une partie sud occupée par les institutions de l'État. Comme une frontière entre les deux rangées de stands, du côté est, un stand est tombé du ciel. On peut lire: Gatan Gatan. Gatan Gatan, c'est l'entreprise culturelle qui organise le Festival du Conte et de l'Oralité de Dogondoutchi. Pour cette circonstance, Gatan Gatan est un intrus. Ainsi que l'expliquent les organisateurs de la FICNI, Gatan Gatan,

en tant qu'entrepreneur culturel, n'a pas été invité à la foire des entreprises culturelles. Alors ce participant intrus côtoie une table de vendeur de son. La table de pas plus de deux mètres et demi, et qui n'a pas bénéficié d'un stand, participe à la foire à même l'air libre. Cette table-stand est réservée... à toute la musique moderne nigérienne.

Quand on commence la visite par le côté sud, bout ouest, à tout seigneur tout honneur, le 1^{er} stand est celui de APEIC. De là, tout se coordonne. C'est la direction. Le 2^{ème} stand est celui de CELHTO (Centre d'Études Linguistiques et Historiques par Tradition Orale). Le 3^{ème}, celui du CNCN (Centre National de la Cinématographie). Le 4^{ème} stand celui du CNRBLP (Centre National du Réseau des Bibliothèques et de la Lecture Publique). Le 5^{ème} stand celui du CCFN (Centre Culturel Franco-Nigérien). Le 6^{ème} celui du CCOG (Centre Culturel Oumarou Ganda). Le 7^{ème} celui du Musée National Boubou Hama. Le 8^{ème} celui du Palais des Congrès. Le 9^{ème} enfin qui sort du lot des institutions de l'État, est celui de la filière livres.

Le côté nord est donc réservé aux entrepreneurs culturels. La filière Arts plastiques, la filière Mode, le Cinéma, l'Audio-visuel. Un total de 4 ou 5 vrais stands tout au plus. Le grand Moustapha Kadi, dont le mérite n'est point à dire au Niger, avec son stand, semble plus s'y être invité. A l'évidence, il y a plus de stands État et Associés, que ceux des vrais entrepreneurs culturels nigériens. C'est un constat.

«L'idée de cette foire est très bien. Le passage de l'idée d'organiser cette manifestation à sa tenue est excellente. Seulement dans son fond, la foire est passée à côté». Voilà l'impression que la plupart des participants ont de cette manifestation.

Pourquoi passée à côté? Pour Aminatou, exposante: «la foire est passée à côté parce qu'elle aurait dû être organisée non pas par APEIC dont le rôle se réserverait à celui d'encadreur, mais par les entrepreneurs culturels eux-mêmes». Elle ajoute: «Toutes les institutions devraient participer en tant que partenaires. Mais surtout pas d'exposants.»

D'ailleurs, un promoteur culturel, avec une évidente amertume, après avoir fait le tour des stands désespérément vides de public dit en soupirant: «C'est franchement dommage que ce soient des gens de APEIC seuls avec quelques cadres du ministère de la culture qui ont organisé cette manifestation.» En montrant les stands avec une moue, il poursuit: «Voyez les conséquences directes de cela. Il y a une absence frappante des artistes, et un faible engouement de la population pour la chose.»

En effet, qui connaît assez bien le paysage culturel nigérien, est frappé par le nombre réduit des exposants.

Surtout, on constate de prime abord un vide et une absence de grandes entreprises culturelles qui font la fierté de la culture nigérienne. «Où est Djadja de Djadja production? Où est Phéno? Où est Fofo magazine?» demande un directeur de festival qui dit être venu juste pour faire honneur à la culture nigérienne. Et d'ajouter indigné : «Où sont les festivals culturels nigériens, comme Emergences, festival du théâtre à Niamey? Paroles de femmes, ou Sukabe, pour ne citer que ceux-là parmi la panoplie des dizaines de festivals culturels représentatifs de l'entrepreneuriat culturel qui existent un peu partout au Niger»? En levant les deux mains au ciel et en les laissant tomber dans un geste de désespoir, il demande finalement : «Pourquoi il n'y a pas un stand pour les médias? Pourquoi tous ces artistes, toutes ces structures, n'ont pas été associés à cet événement culturel qui est le leur, d'abord? N'ont-ils pas le droit? N'ont-ils pas le mérite?» Les questions restent posées. Cette autre question posée par un entrepreneur culturel venu de «l'intérieur du pays» installé aujourd'hui à Niamey par la force des choses, mérite l'attention : «Ne doit-on pas donner une dimension vraiment nationale à la foire en impliquant pleinement les autres régions? C'est à dire à les y faire participer de façon équilibrée et équitable? En effet, pourquoi des 66.400.000 francs sollicités dans le TDR pour l'organisation de la foire, seuls 994.000 francs ont été prévus pour l'intérieur du pays? Pourquoi un tel déséquilibre?»

Au mieux, par cette forme qui a été donnée à cet événement culturel par ses organisateurs, et qui est de le gérer sans les artistes et les entrepreneurs culturels qui sont les premiers concernés, en quoi est-ce qu'il assure la promotion vantée à tout vent de ces entrepreneurs culturels nigériens? En quoi est-ce qu'il donne de la visibilité à leurs produits, qui ne sont pas exposés, à leurs services qui ne sont pas mis en contact avec le public? Par son organisation, de cette façon, qu'est-ce que les entrepreneurs culturels y gagnent, puisqu'ils ne sont même pas là? Quel service, concrètement, il leur rend?

«Aucun, répond avec amertume un jeune entrepreneur dont le projet culturel a été retenu suite à l'appel à projets culturels de APEIC. Puisque l'État, à travers les cadres du ministère et les institutions dont APEIC est un démembrement va continuer à semer le trouble dans le secteur en se substituant aux vrais opérateurs culturels».

Finalement, comme on a l'habitude de l'entendre, on a eu droit à deux beaux discours. Aujourd'hui, il faut qu'on se le dise, ce n'est pas de discours, de tables rondes, de conférences, que la culture nigérienne a besoin. Ce dont ont besoin les artistes et les promoteurs culturels, c'est de se voir aider, promouvoir, produire. C'est sortir de l'informel. Ça c'est du concret.

La foire des entreprises et industries culturelles sans les entrepreneurs et les industries culturelles n'est qu'un faux départ. Car cette façon de foire ne va pas faire émerger des talents. Elle ne va pas promouvoir les entreprises ou les industries culturelles. Elle va les étouffer sinon les tuer.

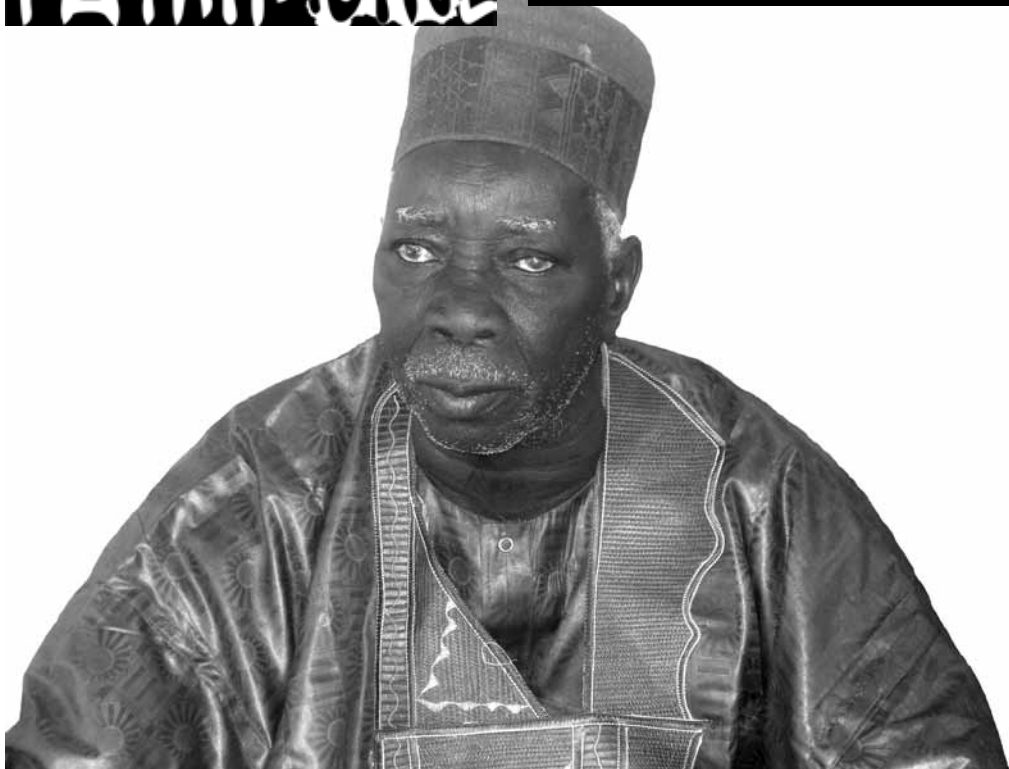
Ce que les entrepreneurs culturels attendent, leur intérêt y va ainsi : c'est que les deux fois dix entreprises culturelles retenues à l'issue de l'appel à projet 2012 et 2013 sortent de l'idée et passent à l'entreprise.

La barrière des vingt pour cent qu'on leur pose comme caution bancaire doit être levée. Lors de l'appel à projet, APEIC a oublié d'informer ceux qui ont concouru qu'ils doivent déposer une caution bancaire de vingt pour cent pour avoir des prêts à la banque, condition nécessaire et passage obligatoire pour démarrer leur entreprise. «Si nous avions ces vingt pour cent qui nous sont exigés, n'aurions-nous pas déjà démarré notre entreprise? Sans APEIC», demande un éminent artiste.

Il y a un malaise évident dans le secteur de l'entreprise culturelle nigérienne. «Ce malaise s'appelle hypocrisie. Et mesquinerie», dit un jeune slameur qui pour l'occasion rappe ses mots. Car la vraie volonté manque aux responsables pour véritablement appuyer le secteur. On préfère, quelque part, entretenir l'image d'un artiste nigérien soumis, mendiant et griot et de l'entrepreneur à entreprise assistée. Dans les coulisses, il court le bruit que l'Etat aurait voulu s'engager pour trouver une solution aux 20% de caution bancaire demandés aux entrepreneurs culturels dont les projets culturels ont été retenus par APEIC. Mais, nous confie un cadre propre qui l'a entendu de bouche à oreille, «certains cadres inamovibles du ministère, esprits véreux acquis à l'idée que la culture avec ses dérivés se résume à la culture directe de leurs intérêts, ont dit : tout celui qui veut ouvrir son entreprise n'a qu'à aller chercher son argent. Même s'il doit vendre le champ de son père.»

Avec ces petites gens, peut-on espérer construire quelque chose de grand? Une culture entrepreneuriale digne d'un pays aussi grand que le Niger?

On attend qu'un bilan clair soit fait sur cette première Foire des Entreprises et Industries Culturelles du Niger. Sans aucune complaisance. Pour assurer aux bailleurs de fonds qu'ils ont investi dans le bon camp. Et qu'ils n'investissent pas dans les poches de quelques cadres et fonctionnaires véreux qui vivent du sang des entrepreneurs culturels nigériens. Pour rassurer les entrepreneurs culturels que personne ne va leur ravir leur place et leur rôle dans un cadre qui leur appartient. Il faut ce bilan qui va dégager les réussites et les échecs de la FICNI. Qui va aider à corriger les erreurs commises pour une bonne foire nationale et non régionale des Entreprises et Industries Culturelles 2015.



Rencontre avec Djéliba Badjé, 72 ans, originaire de Liboré, l'un des plus grands griot Niamkala du Niger.

Enfant, il a étudié à Liboré aux côtés de son père, lui-même griot avant de partir au Mali pour élargir sa connaissance. Des années après il est revenu au Niger pour effectuer d'autres recherches dans certains villages de l'Ouest ainsi qu'au Nigéria.

Djéliba Badjé accompagne ses histoires au molo, un instrument traditionnel. Il a été un ami de longue date de Jean Rouch.

Qui sont les Niamkala ?

Ce sont des griots qui s'assoient à un endroit précis, autour d'un feu pour étudier leur pratique. Cet endroit est appelé doudal en zarma. Cette étude des ancêtres est sans fin, jusqu'ici je continue d'apprendre. Elle permet de connaître les ancêtres et leurs descendance, leurs lignées, leurs origines, du premier au dernier de chaque famille.

La finalité de cette étude c'est de pouvoir faire des éloges, des louanges à ces familles en citant d'une façon impressionnante le nom du premier descendant, du second, et ainsi jusqu'au dernier. Ces éloges procurent

à la personne à qui le griot s'adresse des effets souvent incroyables qui lui donne l'envie d'offrir au griot un cadeau considérable, des fois inimaginable.

Il y a aussi l'étude de l'histoire des guerriers et des conquérants, l'histoire des belles femmes, l'histoire des régions, l'histoire des animaux. Ce sont des histoires vécues.

Cette pratique nous est enseignée en soulantché ciiné, la langue des soulantché au Mali. C'est la même langue que parlent les malinké du Mali. Entre niamkala c'est la langue que nous utilisons mais nous racontons les histoires en Zarma pour que les gens puissent comprendre.

Diado Sekou a fait ses études chez nous à Liboré. La mère de Diado était une griotte, une niamkala. Alors, c'est de cette relation familiale que Diado a profité pour s'installer chez nous. Mon père lui a permis l'accès aux études que font les niamkala du fait que sa maman en était une. Seuls les niamkalas peuvent accéder à ces études. Concernant l'étude des ancêtres et leurs origines, Diado Sekou n'en a pas fait beaucoup, mais il a fait une étude poussée des histoires des guerriers et des belles femmes qui ont marquées l'histoire.

Le niamkala est un noble, il possède des esclaves, mais ce qui a réduit son rang social c'est le fait qu'il prenne les cadeaux qu'on lui donne pour avoir fait des éloges. Cette offre a attiré l'attention des esclaves qui, se sont transformés en quémendeurs dans le but d'en bénéficier. Ils ont leur façon propre à eux de quémander, donc ils reçoivent des cadeaux, eux aussi. Voilà la raison qui fait que certaines personnes continuent de croire que le niamkala est un esclave.

Dans nos coutumes, les garassa (forgerons qui travaillent l'or) et les satché (menuisiers) recevaient également des cadeaux mais ne quémendaient pas, même aux cérémonies des guerriers ils ne le faisaient pas. En échange, si le guerrier avait besoin de leurs services, ils s'exécutaient sans attendre quelque chose en retour. Tout comme le niamkala, le rang social du garassa, du satché est réduit, mais ils ne sont pas des esclaves.

Les esclaves étaient par exemple les gens qui jouaient au tam-tam ou bien les forgerons qui travaillaient le fer. Le noble lui, n'est pas réduit, c'est un être humain complet, il ne quémande pas. Mais un esclave même s'il ne quémande pas reste toujours un esclave, c'est héréditaire. Même étant riche l'esclave se soumet toujours devant le pauvre noble. C'est comme ça.

Vu qu'un prix est fixé à chaque esclave, l'esclave peut toutefois acheter sa liberté en remettant le montant à son maître. Cette méthode est appelée fanssa en zarma. Mais avant, l'esclave doit d'abord parler de ça à son maître, parce que seul lui peut décider si son esclave doit être libre ou pas. S'il accepte la proposition, il prend alors l'argent, et aussitôt après l'achat de la liberté, l'ancien esclave donne en cadeau à son ancien maître la main de sa fille en mariage, au cas où il en a. Ainsi l'esclave devient libre. Le maître a également le droit d'affranchir son esclave.

Alors, pourquoi dit-on que le noble ne peut se marier à une esclave ?

En fait le noble peut se marier à une esclave, par contre l'esclave lui, ne peut se marier à une noble, c'est impossible. Ce sont deux personnes qui ont des titres différents et en termes de titre l'esclave est une personne socialement réduite, cela est valable pour toute sa descendance. Mais lorsqu'un roi tombe amoureux d'une esclave, il l'affranchit puis se marie à elle. Les enfants qu'ils mettront au monde deviennent dans ce cas héritiers au trône, eux aussi. Plusieurs sont devenus roi. Ces histoires d'esclave sont surtout considérées dans les régions zarma et sonrai, et ça même aujourd'hui. Chez les Haoussa, cette différence entre noble et esclave n'existe pas.

C'est la guerre qui est à l'origine de l'esclavage. Les personnes qui se sont fait prendre lors des guerres sont devenus des captifs, donc des esclaves. Au Niger

cette histoire d'esclavage est beaucoup considérée à l'Ouest. Dans ces régions il y a beaucoup de pratiques que les gens considèrent comme honteuses. Prenons le cas de la musique par exemple, elle est mal vue dans ces régions, pourtant il y a des nobles qui en ont fait ou qui continuent d'en faire. Des nobles tels que Hawa Zaleye qui est d'une famille royale, Saïbou Ayarou, Bouli Kagassi, Hama Dabdjé, Mamoudou Ouallam, etc. sont tous des chanteurs alors qu'ils sont nobles.

Dans quelles circonstances le griot joue du molo ?

Le molo, on ne le joue que pour un guerrier, un guerrier noble qui a marqué l'histoire. Pour chaque guerrier, le griot crée une mélodie musicale au molo qu'il accompagne par des paroles qui décrivent le guerrier, des paroles qui décrivent la bravoure du guerrier, des paroles qui décrivent la noblesse du guerrier. Moi Djéliba, le seul nigérien à qui j'ai créé une composition au molo c'est le Général Seyni Kountché. Les raisons pour lesquelles Kountché mérite le molo sont connues de l'ensemble des nigériens. Au Niger personne ne l'a égalé, personne ne lui a ressemblé, c'est le patriote. Il est noble, lui.

De son vivant, pour ses vacances de deux semaines dans son village natal à Fandou (Tillabéry), le président Kountché se déplaçait avec moi le plus souvent.

D'après les niamkalas, qui sont les premiers habitants du Niger ?

Ce sont les Sonrai (les Sy). Ils se sont installés au bord du fleuve. Ensuite sont venus les Gourmantché, les Laafar, les Ki, les Lorey. Les trois dernières ethnies parlent le zarma ciné. Peu après l'ethnie zarma venu du Mali s'est jointe à eux mais utilisait comme langue le soulantché ciné. Quelques temps plus tard ces zarma ont adopté le zarma ciné qu'ils ont trouvé sur place en abandonnant ainsi le soulantché ciné.

Un dernier mot ?

Regardez comment la culture nigérienne est traitée, elle est si marginalisée que les artistes perdent confiance en ce qu'ils font, ils sont égarés. Je demande à l'Etat du Niger d'être reconnaissant et de venir en aide aux artistes pendant qu'ils vivent encore.

Une chose est sûre, avec ce système il n'y aura pas de solution pour la culture nigérienne. Chaque personne qui atteint le sommet ne vise qu'un seul objectif : remplir rapidement ses poches avant de se faire dégager.

Nous souhaitons que les prochains aient de l'amour pour notre culture, qu'ils soient reconnaissants envers les artistes, sans quoi le Niger ne progressera pas.

Walter Issaka



Hamidou Moussa Talibi, enseignant chercheur à l'université Abdou Moumouni de Niamey nous parle du mythe de Harrakoye Dicko qu'il considère comme une construction mythologique mettant en scène le rôle unificateur de la femme dans la coexistence pacifique intercommunautaire. Harrakoye Dicko la déesse de l'amour et la mère unificatrice du sahel.

Nous savons bien qu'à travers l'humanité et au sein des civilisations la femme a été souvent réduit à son corps qui est l'objet d'investissement sentimental, symbolique, social, voir politique. Elle est généralement considérée comme le sexe faible.

Les traditions africaines intègrent le corps de la femme dans le symbolisme, dans le mythique et lui confère d'une part un sens de reproduction de la vie et de l'autre un sens de régulation sociale. En effet contrairement à la tradition occidentale qui consacre la séparation du corps et de l'âme, la culture africaine situe le corps comme l'un des éléments constitutifs de la personne humaine. Il est encastré dans l'univers de l'ancêtre, il est un champ de force, il est le domaine de la force vitale.

Si en occident le corps individuel est le principe de vie, en Afrique au contraire le corps social est considéré comme le moyen de permettre à la société de survivre à l'individu et de contrecarrer les errements de l'individu.

Ainsi les propos sur Harrakoye sont une présentation d'un de ces mécanismes traditionnels de prévention et de résolution de crise sociopolitique entre des communautés différentes. Il s'agit ici de mettre en évidence ces mécanismes à travers une mythologie de la tradition Zarma-Sonrai ou Sonrai-Zarma selon les auteurs. Cette tradition est un modèle exemplaire des traditions africaine.

Ce mythe fait partie des visions du monde qui cherchent à structurer les rapports intercommunautaires devant régir les populations riveraines du fleuve Niger. Comment les Zarma-Sonrai ou les Sonrai-Zarma ont-ils cherché à rendre viable les rapports qu'ils entretiennent avec les autres communautés ? Comment une construction mythique peut-elle favoriser une coexistence pacifique et un mieux vivre ensemble entre des ethnies différentes ?

Qui est Harrakoye Dicko, d'où vient le fait qu'elle soit considérée comme la déesse du fleuve Niger ? De quelle population sahélienne est-elle la mère unificatrice ? Que représente-elle pour les communautés qui lui consacrent un culte ?

Notre réflexion découle des recherches que nous avons eu à faire. A Niamey nous avons rencontré des spécialistes tel que Damouré Zika. Nous avons aussi effectué des recherches à Wanzarbé (Tillabéry). Nos propos se fondent sur les travaux de Jean Rouch et de Boubou Hama qui ont fait des travaux sur les génies du fleuve. Boubou Hama est un politicien, un historien, un homme de culture nigérien. Quant à Jean Rouch il était ingénieur des ponts et chaussées mais était tombé amoureux de la mythologie Zarma-Sonrai et s'est spécialisé en anthropologie et en cinématographie.

L'enseignant aborde ces questions en tant qu'observateur qui essaie de restituer d'une certaine façon l'intelligibilité de cette mythologie, il va alors dans deux perspectives. Il essaie d'abord de trouver l'origine mythologique du fleuve Niger et de sa déesse, ensuite il essaie de décrire et de montrer les significations de la filiation trans-ethnique de Harrakoye.

Pour le premier point, d'après un ouvrage de Boubou Hama (merveilleuse Afrique) le fleuve Niger et sa déesse découlent d'une autre mythologie qui est celle de l'Egypte ancienne appelée cosmogonie égyptienne.

Le fleuve Niger peut être considéré comme un rejeton du Noun. Dans les travaux de Cheik Anta diop le Noun apparait comme ce que l'on appelle les eaux primordiales desquelles sont issus les êtres vivants de la même façon que Harrakoye est considérée comme une des filles rebelles de ce que l'on appelle Mamy Water, donc la mère de l'eau.

D'après la cosmogonie égyptienne présentée par Cheik Anta diop, le premier être qui va émerger du Noun est Ra qui est considéré comme la divinité du soleil, Ra est considéré comme le soleil.

Mais pour Boubou Hama Mamy water était le premier être qui a surgi, et non le soleil. Si Ra est considéré comme le Dieu soleil par les égyptiens, pour Boubou Hama Mamy water serait celle qui donnerait naissance aux êtres vivants. Et d'ailleurs même du point de vu des fouilles archéologiques paléontologiques on considère que c'est de l'eau que sont issus les êtres vivants.

Selon cette cosmogénèse songhaï présentée par Boubou Hama, les hommes vinrent plus tard après les surgissements des océans et des fleuves. Comme dans la genèse biblique les hommes, au lieu de vivre dans une bonne harmonie ou dans une bonne moralité, se pervertissent.

Comme dans la bible Boubou Hama explique qu'il y a eu le déluge et Mamy water se serait fâchée et aurait parlé au prophète Noé. Ainsi après le déluge Noé a pu récupérer un couple par espèce et au fond des eaux ou des fleuves se seraient réfugiées les filles rebelles de Mamy water qui avaient constitué leur royaume.

Boubou Hama dit que la première Harrakoye aurait connu l'adoration des premiers pêcheurs traditionnels appelés sorkos qui, sacrifièrent chaque année une jeune fille vierge pour obtenir l'autorisation de pêcher les poissons, les caïmans, les hippopotames, ça nous rappelle ici le sacrifice de Toula.

Les sorkos s'établissent d'abord sur le lac tchad, ensuite sur la comadougou yobé, la benoué avant de venir sur le fleuve Niger. Ces sorkos devenus maîtres du fleuve Niger sont chargés du culte consacré à Harrakoye.

Pour Jean Rouch les hollèyes qui sont considérés comme les génies de l'eau furent créés soit avant les hommes soit juste après les premiers hommes dont ils seraient issus.

A la différence des autres créatures antérieures de Dieu, les hollèyes reçurent une forme humaine. Dieu leur a donné à chacun une race qui correspondent aux différentes races des hommes dont ils parlent les langues respectives, donc ils ont les mêmes qualités et les mêmes défauts que les hommes, sauf qu'à la différence, eux ils sont dans un monde parallèle, un monde invisible.

Ce monde invisible peut être appréhendé par des initiés, ces génies peuvent être à côté de nous. Cela nous rappelle aussi la mythologie grecque où les divinités conversaient avec les hommes.

Ils entretiennent des relations extraordinaire avec les hommes parce qu'ils peuvent arborer aussi la forme humaine et entretenir des rapports avec les hommes, c'est ainsi que Harrakoye apparait aux hommes.

Damouré Zika disait à ceux qui ne croyaient pas à l'existence de Harrakoye qu'il y a des formules incantatoires à prononcer la nuit au bord du fleuve dans la zone de kombo, ainsi ils la verraient apparaitre draper uniquement de sa chevelure. C'est comme ça qu'elle a pu tenter les hommes et a pu avoir des enfants dans plusieurs ethnies.

Harrakoye s'est marié avec plusieurs hommes. Dès qu'elle avait un enfant d'un mariage, elle demandait le divorce et contractait un autre mariage et ainsi de suite.

Du point de vu de la mythologie elle est métisse. On considère que son père Zabéri est un sonrai et sa mère Halawala une peul. Le premier mariage qu'elle contracte était avec un sonrai appelé Alkaïdou Karambaki et elle eut un premier fils appelé Kirèye qui est considéré comme le Dieu de l'éclair.

Le deuxième mariage était avec un touareg du nom de Alkaïdou Hamal et elle eut un enfant appelé Mahaman Sorgou.

Le troisième mariage était avec un gourmantché qui s'appellait Yamba avec lequel elle eut Moussa gourmantché qui est considéré comme le Dieu du vent.

Le quatrième mariage était avec un haoussa de Yaouri (Nigéria) avec qui elle eut un enfant appelé Manda Haoussakoye, considéré comme la divinité de la terre et de la forge.

Elle eu aussi puis un fils, considéré comme le fils cadet d'un touareg de Ménaka (Mali) qui s'appelle Farambarou Koda. Elle adopte aussi un fils appelé Dongo, une divinité. Dongo est considéré comme la divinité de la foudre et du ciel, sa mère serait bariba, est une ethnie du Benin.

D'autres ethnies ont ce type de croyance. Nous avons pu vérifier au Sénégal chez les peuls, qu'ils ont une divinité qui est similaire à Harrakoye mais qu'ils appellent Djombayo, considéré également comme la divinité du fleuve Sénégal à qui les populations du village de Ngawlé consacrent à peu près le même culte qu'à Harrakoye Dicko.

Dans le cadre de ces mariages considérés comme des mariages exogamiques Harrakoye a pu faire en sorte que ces différentes ethnies se retrouvent comme ayant eu la même mère.

Propos recueillis par Walter Issaka



CINE

Sidibe Ibrahim



Sidibe Ibrahim est réalisateur de films documentaires depuis 2005 et membre de l'association Kaino Niger.

Parles-nous de tes réalisations.

Le tout premier film documentaire que j'ai réalisé en 2006 s'intitule «le village de Galafara». Galafara est un village de 1 500 habitants situé à une trentaine de kilomètres de la frontière guinéenne vers le Mali. Quand j'ai approché ces villageois, ils ont témoigné des difficultés qu'ils rencontraient. Le village n'a ni route, ni eau potable. L'agriculture, l'élevage et la pêche sont les principales activités à Galafara. Deux semaines durant, nous avons rassemblé tout ce que nous avons observé sur place afin de mettre les souffrances de cette population sur un support et ensuite d'en faire part au monde en entier. J'ai filmé 90 minutes pour en faire un documentaire de 17 minutes. Ce film n'a pas encore été projeté, j'envisage de faire un assemblage de plusieurs films avant.

En 2008 j'ai réalisé un autre documentaire intitulé «l'hygiène dans la commune 4». Il parle des caniveaux. A Niamey tout le monde sait que les caniveaux sont mal entretenus, et ne sont jamais curés à temps. De plus lorsque ces caniveaux sont curés, la mairie ne dégage pas ce qui est extrait, elle l'abandonne à moins d'un mètre du caniveau. Alors, face à cela nous nous sommes décidés un soir à sillonner la ville afin de réunir des images.

Ensuite j'ai réalisé « qui doit nourrir les nigériens ? ». Ce documentaire parle des rizières qui s'étendent de Saga à Kollo. Est-ce que l'Etat se soucie de cette production rizicole ? Est-ce que cette production a un avenir pour

le Niger ? Est-ce qu'il y a des perspectives pour faire encore des aménagements dans ce cadre ? Ce sont toutes ces questions qui m'ont conduit à réaliser un film dans ce sens. Là aussi je n'ai pas encore fait le montage.

En 2013 j'ai été invité au festival du film documentaire de Blitta au Togo. Le chemin de fer Niamey-Lomé devait passer par cette ville.

Ta vision du cinéma nigérien ?

Quand on parle du cinéma en Afrique, le premier film a été réalisé au Niger par Moustapha Alassane « le retour de l'aventurier » ce qui fait que nous sommes les pionniers du cinéma africain. Mais quelques années plus tard certains individus nigériens qui sont contre la culture et qui se retrouvent au ministère ont méchamment causé la perte du cinéma nigérien.

Cela a duré à peu près 2 décennies. Il a fallu l'arrivée au pouvoir de l'armée nigérienne en 2010 pour que le cinéma nigérien revienne sur la scène internationale. Concernant la fermeture de nos salles de cinéma, elle est politique.

Tu es coordonnateur de FIFIDHO, parle-nous en.

C'est le festival international du film documentaire des droits de l'homme, mais je préfère dire des droits humains. L'importance de ce festival c'est de faire ressortir les droits qui sont piétinés et les droits qui sont à respecter.

L'objectif c'est de faire des projections de films qui parlent des droits de l'homme, de la femme, de la nature, etc.

Ce festival fait la promotion d'abord du droit et ensuite celle des cinéastes nigériens. Aujourd'hui le cinéma nigérien se porte bien, il y a plein de projets en cour.

Ton dernier mot ?

Je demande aux autorités nigériennes d'avoir confiance aux cinéastes. Au ministère de la culture de redoubler les efforts afin d'aider les cinéastes. Le cinéma nécessite beaucoup de moyens.

Walter Issaka



www.fofomag.com

**le premier site culturel
du Niger!**

Mao



Issoufou Dan-yaro Sagé, connu de tous les nigériens sous le nom de Mao, est musicien et chanteur. Né en 1958 à Tanout (Zinder), il fait des études en géophysique avant de tout abandonner en 1976 pour la musique.

Racontes-nous tes débuts dans la musique.

A cette époque, il n'y avait pas de centre d'apprentissage en musique au Niger, il y avait peu de musiciens. Je suis allé à Parakou au Bénin afin d'apprendre à jouer de la guitare. Là-

bas j'ai enregistré mon premier titre da-chankal mami, en 1979. Quelques années après j'ai évolué au niveau de l'orchestre international de la capitale qui était constitué de chanteurs et musiciens professionnels, tout en faisant à côté des animations dans des bars. J'ai composé de très nombreuses chansons qui évoquent le quotidien des nigériens.

Tu as disparu de la scène musicale nigérienne, quelle en est la cause.

Je n'ai pas disparu de la scène musicale comme le prétendent les gens, la preuve je viens de faire mon entrée en studio pour la production d'un album de huit titres dont la sortie est prévue dans quatre mois. Il est vrai qu'à un moment, la nouvelle génération qui est venue nous rejoindre dans le monde musical a essayé de nous écarter. La musique que font la plupart d'entre eux n'est qu'une longue dédicace, c'est-à-dire que dans leurs chansons ils ne font que citer les noms de gens, ils ne disent rien d'intéressant dans leurs textes. Ceci est un frein pour notre musique qui a déjà assez de problème.

Aujourd'hui nous avons un centre de formation, mais les musiciens ne viennent pas se former. Ils ne viennent pas parce qu'ils pensent qu'ils sont déjà des professionnels, or ils se trompent, ce n'est pas le cas. Ils ne connaissent même pas les notes ; or pour accompagner un chanteur il faut au moins avoir une base. Mais les musiciens que nous avons ici, il suffit juste qu'on leur demande d'accompagner un autre chanteur pour découvrir leur limite, c'est grave. Le danger c'est le fait qu'ils continuent toujours de croire qu'ils sont des professionnels.

Un conseil pour les musiciens nigériens ?

Je demande aux musiciens et chanteurs nigériens de ne pas compter que sur la musique, je leur conseille de chercher d'autres activités parce que moi, je regrette beaucoup d'avoir abandonné mon boulot pour la musique. La musique n'est qu'une passion et non un travail. Et même si on la choisit comme métier, ça pourrait ne pas marcher, c'est un risque.

Walter Issaka



La capitale de l'Ader a accueilli du 25 au lundi 31 mars 2014 le Prix Dan Gourmou à la Maison des jeunes et de la culture de Tahoua, sous la présidence du ministre des Arts, de la Culture et des Loisirs, M. Ousmane Abdou.

Dans le cadre de la politique de décentralisation qui a institué au niveau de chaque région du pays, une activité culturelle phare, le prix Dan Gourmou est désormais célébré à Tahoua sous la forme d'un festival, avec comme objectif de susciter la créativité et de promouvoir l'identité musicale nigérienne.

Après 9 éditions, le prix Dan Gourmou a fait émerger des talents et graver des noms célèbres dans les annales de la musique moderne nigérienne. Le ministre de la culture a profité de l'ouverture officielle du concours pour rendre hommage aux artistes compositeurs et interprètes disparus

tels que Mahamane Garba, Ali Zibo, Moussa Poussy, Jacob, Oumarou Assoumane, King Noma, etc.

144 artistes des huit régions ont participé à cette dixième édition qui a couronné le groupe Dangana de Zinder.

C'est la seconde fois que ce groupe gagne ce prix, dix ans après leur premier sacre en 2004. Même si les musiciens composant ce groupe ont bien changé depuis 10 ans, l'esprit de cette formation perdure en dignes descendant du Super Haské de Sani Aboussa.

Créé en 2002, Dangana a enregistré son premier album en 2004 (Saki Damo) et s'est imposé rapidement comme l'un des grands groupes musical du Niger. Dangana s'est produit à maintes reprises sur des scènes internationales notamment en France et en Afrique de l'Ouest grâce à l'appui du CCFN de Zinder. Peu avant la sortie de leur second album en 2007 (So ko sosso), le guitariste du groupe Roufai Abdoussalam a succombé à une courte maladie. Dangana mettra du temps à se remettre de cette immense perte.

Le groupe travaille actuellement sur leur troisième album enregistré entre Zinder et Paris qui devrait sortir prochainement.

Adamou Kissira

Fali Maïga

Elève en classe de terminale, Fali Maïga est mannequin depuis deux ans. Elle a débuté sa carrière en représentant le Niger au concours des tops modèles du Festival International de la Mode Africaine (FIMA).

En 2013 elle défile pour la première fois lors de l'événement Africa Mode à Niamey. « Avant de monter sur l'estrade j'avais le trac, j'étais envahie par la peur. Une fois en haut je tremblais toujours face à tous ces regards posés sur moi. J'ai quand même réussi à faire les passages que je devais faire. »

Depuis son plus jeune âge, Fali rêve de devenir une star de la mode, un rêve en cours de concrétisation pour cette jeune fille de 18 ans mesurant 1m76. « La mode je l'ai en moi, maintenant mon souhait c'est de devenir mannequin professionnel et je pense que j'ai de la chance parce qu'aujourd'hui ce sont les femmes de teint noir qui sont recherchées dans la mode. Au récent FIMA j'ai défilé pour de grands créateurs africains tels que Papy Vallerie du Mali, Modela Couture du Nigeria, Halima Hassan du Niger, Gaëlle Truda du Togo, Sonia Damala du Benin, sans oublier mon passage au concours top modèle. »

Lors de ce FIMA, Fali s'est réjouie de rencontrer des personnes qu'elle voyait habituellement à la télévision. « C'était un plaisir pour moi de faire la connaissance du mannequin nigérian Gift Enog, j'étais vraiment impressionnée par son professionnalisme, elle était exceptionnelle, j'ai beaucoup aimé ce qu'elle a fait pendant le FIMA. On lui avait demandée de se faire raser la tête et elle a obéi sans hésiter. Si c'était moi, j'allais un peu réfléchir avant mais j'allais obéir certainement, ça fait partie des risques du métier. »

Dans le monde du mannequinat, Fali sait qu'à partir de 35 ans déjà la carrière prend une autre tournure, c'est pourquoi elle poursuit ses études afin de s'assurer une autre carrière en relations internationales.

« La mode c'est aussi les parfums, les chaussures, les sacs, les bijoux, etc. Ce qui me plaît dans la mode c'est de pouvoir porter des tenues que bon nombre de gens trouvent dégoûtantes. La mode c'est oser, créer son propre style et faire adhérer des gens. Je me sens à l'aise dans n'importe quelle tenue. Je rêve de défilé pour Coco Chanel, pour Gucci, pour Victoria Secret. Je vais mettre le paquet pour obtenir mon baccalauréat, c'est le minimum qu'il faut pour un mannequin professionnel. Après je vais poursuivre mes études sur les relations internationales. J'adore voyager. »

Son autre rêve : mettre en place un centre de mode au Niger afin de permettre aux jeunes qui désirent embrasser cette carrière de pouvoir concilier les études à leur passion.

Fali a également une chance énorme pour persévérer dans cette carrière difficile : le soutien de sa famille.



« Ma famille est toujours à mes côtés lors des défilés, elle me soutient constamment, surtout ma maman, elle a toujours été là pour moi, elle m'encourage mais elle me juge aussi. Après mes passages au FIMA elle m'a dit que c'était bien mais que je pouvais mieux faire. »

Dans les années qui viennent j'aimerais que le mannequinat prenne de l'ampleur ; les gens doivent voir le côté positif de la mode. Grâce à Alphadi tous les deux ans le Niger accueille plusieurs pays dans le cadre de la mode, je souhaite bon vent au FIMA. »

Walter Issaka

Vous aimez FOFO ? Faites un don

sur Internet
www.fofomag.com ou facebook/fofomag

à la Banque :
Ecobank / Association Fofu
H0095 01006 604949073011



The **American Cultural Center**

BIBLIOTHEQUE

Rosa Parks

Prêt de livres, recherche internet
Débats, conférences
Gratuité du service et de la carte de membre

Conseils sur les études aux USA



ENGLISH LANGUAGE PROGRAM



Prochain Trimestre : Octobre 2014

15 niveaux (débutant à avancé)
Cours pour collégiens et lycéens (*de la 6e à la terminale*)
Business and Technical English
Vente des livres d'anglais

YOUNG AFRICAN LEADERS' INITIATIVE 2014



NESA (NEAR EAST, SOUTH ASIA, & SUB-SAHARAN AFRICA)
UNDERGRADUATE EXCHANGE PROGRAM

W2W
TEA

Follow us on twitter @ **USEmbassyNiamey**

Follow us on Facebook @ **U.S. Embassy Niamey, American Cultural Center**



CENTRE CULTUREL AMERICAIN
de l'Ambassade des Etats-Unis d'Amérique
242 Rue de la Tapoa
<http://niamey.usembassy.gov>



Objectifs de l'Initiative Adolescentes UNFPA



Au Niger, 36,15% des jeunes filles sont mariées avant l'âge de 15 ans.

Retarder les grossesses précoces

Cibles :

Adolescentes non mariées
10-14 et 15-19 ans

scolarisées et non scolarisées



Stopper les mariages des enfants

Cibles :

Adolescentes mariées et
non mariées

10-14 et 15-19 ans

scolarisées et non scolarisées

La Nouvelle Imprimerie du Niger



soutient la culture
et la jeunesse nigérienne